

## Beigbeder – miroir et écho de la vie et de la société contemporaine

Snezana Petrova

Faculté de philologie "Blaže Koneski", Université « Saints Cyrille et Méthode »\*

---

La littérature est, sans conteste, le miroir d'une société et son auteur en est l'écho. Frédéric Beigbeder, écrivain et critique français, cynique et immoral dans ses écrits romanesques, promène son miroir sur la grande route de la vie. Transgressant les limitations et les frontières littéraires et humaines, il nous présente au plus près 'le monde comme il va', 'la fange des borbiers' de cette route, l'hyperréalité symptomatique d'une culture postmoderne. Par conséquent, notre étude analyse la question du miroir et de l'écho, de la réflexion à l'actualité et à la réalité, par l'analyse des différents aspects éthiques et esthétiques de l'excès et de la transgression, du désenchantement humain et de la « non-vie » face à la décadence et corruption de la société parisienne décrite dans la création littéraire hypertextuelle de Frédéric Beigbeder.

*Mots-clés* : société, miroir, écho, transgression, excès.

### 1. Miroir, reflet, écho et littérature

Nos analyses et réflexions sur la littérature missionnaire et de dénonciation de Beigbeder doivent en amont convenir des définitions des termes principaux qui constituent le titre de notre communication. Ainsi :

- un *miroir* est au sens figuré « ce qui offre à l'esprit l'image des personnes, des choses, du monde » (<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/miroir>) et sera également compris comme une sorte de *reflet*, cependant comme nous le fait savoir Jacques Prévert : « le sujet n'est ni un reflet passif de son milieu, ni un esprit solitaire face au monde : il est le fruit de la relation » (Prévert 1946) et
- un *écho* est « ce qui reflète, répète (qqch) » (<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/echo>).

---

\* snezanapetrov@me.com.

Dans son ensemble, la littérature est une forme d'expression langagière qui influence l'esprit des gens. Elle a un impact significatif sur la façon dont nous percevons le monde et interagissons avec lui. En effet, les textes littéraires peuvent susciter des émotions, éveiller l'imagination, influencer les opinions et changer notre façon de penser. Elle nous instruit par une situation qu'elle met en branle. Elle est le miroir d'une société, d'une expérience personnelle ou de tierces personnes en affront ou en accord avec cette société. Elle met en évidence certains faits, mais quoiqu'il en soit, plus on la lit et plus elle nous mène dans un monde que l'on connaît trop bien ou que l'on ne connaît pas encore. Par conséquent, la littérature est l'image des personnes, des choses, du monde, une sorte de reflet de la société ; Frédéric Beigbeder, écrivain et critique littéraire français, né en 1965, ayant publié plusieurs romans à succès, et reçu plusieurs prix pour son travail littéraire utilisant l'humour et l'ironie, en est un parfait écho, celui par qui le monde se reflète, se répète par des mots et phrases identifiables à un temps, celui de la fin du XX<sup>e</sup> et du premier tiers du XXI<sup>e</sup> siècle. Cependant, comme nous le fait remarquer Beigbeder, plus le temps passe et plus l'écho s'épuise et sa portée se tarit. Il faudrait donc le répéter, l'écrire, le crier à nouveau afin qu'il ne se perde dans l'infini et que sa mission de dénonciation et même cathartique s'accomplisse :

Dans les Pyrénées, quand on crie contre la montagne, l'écho répète le son de la voix. Deux, trois, quatre fois, on s'entend crier, comme si la montagne était un perroquet géant. Mais le volume diminue progressivement. Il faut crier plus fort, encore et toujours. Même si l'on s'époumone, l'écho finit par s'amenuiser. Le cri semble de plus en plus lointain, comme si quelqu'un, là-bas, de l'autre côté de la vallée, s'amusait à nous parodier, car l'écho ridiculise toujours celui qui gueule dans le vide. (Beigbeder 2003)

Montrer les défauts, les vices de/à l'homme afin d'en prendre conscience et de les corriger, n'est pas un acte futile ou bien contemporain. Déjà, dans le théâtre tragique gréco-romain ou bien dans celui du XVII<sup>e</sup> siècle français, on s'évertue par la catharsis à enseigner une valeur morale au public et à purifier l'âme du spectateur de ses passions excessives. Plus tard, les écrivains réalistes et naturalistes, par la représentation fidèle de la société de leur temps, ont fait de même, à leurs façon et style. D'ailleurs, Louise Kari-Méreau dans *Visions cyniques de la mondialisation chez Beigbeder* observe que, depuis les années 1990, le roman français renoue avec le réalisme de Balzac et le naturalisme de Zola à travers une génération d'auteurs satiriques (Durand 2008 : 46) (dont Beigbeder fait partie), lesquels illustrent la tendance de la société française moderne par un 'naturalisme underground' et imitent de la sorte certains auteurs américains.

Certes, depuis les choses ont évolué mais le principe est resté le même. Finalement, tous ces écrivains, de styles et de mouvements littéraires différents tiennent leur objectif qui est de construire une représentation de la société, plus

ou moins exagérée et qui sert de reflet aux aspects les plus importants de celle-ci. Cette représentation aide à mieux comprendre la société et à dénoncer les problèmes qui y sont présents.

### 2. 1. *La littérature et la représentation de la réalité*

Nous sommes conscients que cette littérature représentative et tout particulièrement le récit romanesque ne peuvent rendre compte avec exactitude de la réalité des choses car les romanciers voient malgré tout à travers leur personnalité, leur expérience, leur origine sociale, leur culture, leur goûts, leurs passions... Déjà, Zola dans *Lettre à la jeunesse*, et plus précisément dans une lettre à Paul Alexis datée du 14 janvier 1878, affirme que dans un roman on se doit de donner « l'illusion parfaite de la réalité et que l'on doit faire croire à la vérité de ce qu'on raconte, à l'existence réelle des personnages » (Zola 1978 : 93, 94). Alors que peu avant lui, Stendhal dans *Lettre à Balzac* datée de 1837, définissait le roman tel « un miroir qu'on promène le long d'un chemin » (Stendhal 2001). C'est selon ses deux perspectives – et par extension – que la littérature est définie comme le miroir de la société et puisque le miroir reflète, on dira que la littérature est un/le reflet de la réalité qu'il capte. Cependant, l'expression de Stendhal est extrapolée par les soins de Beigbeder afin de mettre en exergue une situation sociale en dégradation. Ainsi il modifie cette expression stendhalienne dans *l'Égoïste romantique* en : « c'est un miroir déformant que je promène le long de mon nombril » (Beigbeder 2005 : 162). Au fil du temps, les gens, leur travail, tout comme la littérature ont changé et évolué. Nous sommes aujourd'hui dans l'ère du postmodernisme, où les œuvres littéraires associent un mélange de ton critique et artificiel et se caractérisent par des formes de scepticisme enclin à l'ambiguïté, la satire, la parodie et où l'écrivain a le sentiment de n'avoir plus d'autres choix que de totalement se démarquer, ce qui paraît bien difficile après un Beckett, un Jarry, un Robbe-Grillet... Les lecteurs, selon Beigbeder, « ne veulent plus lire une histoire totalement inventée. Ils sont en quête du modèle, de l'original. Ils veulent que ce qui est écrit soit relié à un fait réel » (Beigbeder 2005 : 257). Beigbeder est lui-même à la recherche d'un modèle.

Au début, comme Victor Hugo, je voulais être Chateaubriand ou rien. Et puis, en vieillissant, j'ai révisé mes prétentions. Je me suis dit : 'Antoine Blondin ou rien'. L'année suivante, c'était 'Frédéric Dard ou rien'. Ensuite, 'Charles Bukowski ou rien', puis 'Philippe Dijan ou rien', et maintenant 'Oscar Dufresne [son personnage dans son roman] ou rien'. N'importe qui plutôt que rien. » (Beigbeder 2005 : 280)

## 2.2. Fiction ou réalité ; vérité ou mensonge

La vie des protagonistes de romans de Beigbeder ressemble beaucoup à celle de l'auteur. « Un tel parallélisme, un tel amalgame entre vie et fiction annonce les stratégies d'auto-mise en scène de l'auteur conduisant à une certaine fictionnalisation de soi » nous prouve le professeur Cerstin Bauer-Funke lors de son séminaire de master 'Romanisches seminar Lehrveranstaltungen' en 2019. En outre, les formes d'écriture dans le cas de Beigbeder sont transgressives ou contrevenantes car elles sont autobiographiques, romanesques et autofictionnelles. Et « selon Marin de Viry, préfacier de l'édition de 2008 d'*Au secours pardon*, Beigbeder est un 'Narcisse complexe' (Beigbeder 2008 : 11). Il utilise dans ses récits des alter ego pour se regarder lui-même, s'approuver en se détestant » (Kari-Méreau 2018).

Toute réflexion faite, tenir un journal intime sous son vrai nom afin de se dévoiler totalement au lecteur n'est pas pour Beigbeder une preuve de véracité car cela ne l'oblige aucunement à dire la vérité bien que le journal intime soit compris en tant que dévoilement, et le roman en tant qu'invention. Selon lui, « même le roman est devenu autobiographique » et la littérature autobiographique ; du body-art, car « chaque phrase est un piercing supplémentaire, chaque paragraphe comme un tatouage sur l'épaule » (Beigbeder 2005 : 266). C'est pour cette raison que Beigbeder crée 'un journal romanesque' et passe par un hétéronyme qui transforme la lecture et le journal en un jeu de cache-cache. D'ailleurs, son roman *L'Égoïste romantique* pourrait être défini de la sorte : « c'est un jeu avec le je » (Beigbeder 2005 : 133).

Beigbeder estime également qu'il n'a pas assez d'imagination (ou de talent) pour inventer des contes et c'est pour cela qu'il préfère en venir à 'l'autofiction prospective' qualifiée de la sorte par Michel Houellebecq, ou plutôt à 'l'auto-destruction publique' (Beigbeder 2005 : 202). Comment expliquer cette évolution de la littérature et particulièrement ce reflet de la société exprimé par le style si particulier de Beigbeder ?

L'âpreté du « capitalisme débridé, qui veut vendre à tout prix, comme le rappelle Octave dans *99 francs*, "[l]e monde entier est prostitué. Payer ou être payé, telle est la question" (Beigbeder 2000 : 187) » (Kari-Méreau 2018), les crises pétrolières et économiques, l'industrialisation, la robotisation, l'émigration des sociétés en vue d'augmenter leur profit, laisse des pans entiers de la population dans l'incertitude des lendemains. Le rapport au monde s'en trouve altéré et les repères idéologiques sont mis à mal et font poindre de sourdes angoisses. Et Beigbeder est un de ces écrivains qui avec la lucidité critique qu'il a héritée des deux décennies d'extrême exigence envers le texte, écorche intentionnellement le style classique afin de nous donner une vision d'une époque, de son époque. Malgré son acuité et son érudition en littérature, Beigbeder a conscience d'avoir

reçu une langue usée, un héritage d'esthétiques et de pensées émoussés avec le temps, et son rapport à l'art de l'écriture bouleverse. L'autobiographie, le roman psychologique, le roman historique sont donc autrement définis car en proie à de nouvelles nécessités.

### 3. Miroir de la société : Inspiration beigbéderienne et reflet de soi-même

La plupart des auteurs ont pour ambition de rectifier la nature humaine en révélant avec réalisme, ironie ou exagération les défauts de l'homme. Par son style littéraire et son langage bien reconnaissables, Beigbeder fait donc de même. Certains lecteurs l'apprécient pour l'exposition de son univers de noceur décadent, de paradis artificiels qu'il a l'habitude de côtoyer car il réveille en eux un penchant certain pour le voyeurisme, pour le sadisme. D'autres lecteurs et critiques le répugnent estimant que ses livres sont trop « salaces, répugnants, couverts de crachats, obscènes » (Richard 2021) :

Autrefois, les relations hommes-femmes, c'était : 'Bonsoir Mademoiselle, comment allez-vous, je vous trouve absolument resplendissante, puis-je vous offrir quelque chose de pétillant ?' Maintenant c'est : 'Lève-toi salope que je voie ton string, soulève ton tee-shirt que je te tète les seins pétasse'. (Beigbeder 2005 : 35)

Et finalement, il y aussi ceux qui estiment que ses livres sont plutôt fades, presque sans inventivité car on y retrouve toujours ce même personnage décadent, qu'il se nomme Marc Marronnier, Octave Parango ou bien Oscar Dufresne.

Ces personnages reflètent un temps, notre temps, farci de « mal-être, de solitude, de romantisme caché, de maladresse » (Beigbeder 2018 : 313). Les personnages se muent alors en obsédés sentimentaux, en 'salauds' amoureux, en goujats épris d'absolu, en muffles tendres, en machos solitaires, en jouisseurs catholiques (Beigbeder 2005 : 233), en personnages difficiles à cerner : « Hier matin, reçu une carte postale de Claire : 'Cher Oscar, je ne t'aime pas. Je ne t'aime pas. Je ne t'aime pas. Je ne t'aime pas.' C'est la plus belle lettre d'amour que j'aie jamais reçue » (Beigbeder 2005 : 21). Cette phrase tirée de *l'Égoïste romantique* porte à réflexion et peut être interprétée de différentes manières. Ainsi elle peut être :

- une interprétation ironique où le narrateur exprime l'opposé de ce qu'il veut dire. Alors la carte postale de Claire est en réalité une lettre d'amour sincère et touchante, malgré son contenu apparemment négatif ;
- une provocation où le narrateur cherche à susciter une réaction chez le lecteur en inversant les attentes. Il s'agit alors d'une phrase paradoxale qui incite le lecteur à réfléchir sur le sens caché de la phrase ;
- une ambiguïté où le narrateur en fait entretient une relation complexe et ambiguë avec Claire, dans laquelle les sentiments amoureux sont mélan-

gés à d'autres émotions telles que la frustration, la colère ou l'ironie. Dans ce cas la phrase pourrait signifier que la carte postale de Claire est à la fois déclaration d'amour et une expression de son rejet ou de son indifférence.

Mais, en ce qui concerne Beigbeder, lui-même dit appartenir :

à la première génération humaine élevé sans patriotisme, ni orgueil familial, ni racines profondes, ni appartenance locale, ni croyance particulière, [...]. Il s'agit d'un fait de société [...]. Je suis la conséquence d'une utopie démodée, celle des années 70, durant lesquelles les habitants des pays occidentaux ont tenté de se débarrasser de tous les boulets des siècles précédents. Je suis le premier homme sans boulet au pied. Ou le dernier boulet au pied de la génération suivante. (Beigbeder 2018 : 80)

ou plus encore, être « un fils de 'boomers', un fêtard des années 1980 qui s'est perdu dans les années 2020.

Même s'il s'inspire de faits réels, Beigbeder, dans ses romans, créé par son imagination, ses aspirations et connaissances, un monde qui fait bien transparaître sa personnalité. D'ailleurs dans un des chapitres de *Conversation d'un enfant du siècle*, il répond à une question posée par sa rédactrice en chef : « Quand n'êtes-vous pas votre personnage ? » il répond :

je me suis aperçu que je me suis laissé envahir par mes créations, je suis devenu mes monstres. Mais nous jouons tous un rôle dans la comédie sociale, c'est normal, ça ! Je pense que je suis en train de me débarrasser de certains masques, le problème est que ce sont les autres qui me renvoient sans cesse à mon déguisement. Si je ne corresponds pas au personnage, les gens sont déçus, ils me trouvent chiant, disent que je suis déprimé ou malade... (Beigbeder 2015 : 308).

Il est l'écho de la société moderne et le reflet de soi-même dans ses romans. Sa vie et son œuvre sont étroitement liés parce qu'avant de relater les expériences par écrit il les fait sur lui-même, il est son propre cobaye (Beigbeder 2005 : 307). Les personnages de Beigbeder tout comme lui-même vivent dans ce cosmos, un espace qu'ils ont restreint par le 'chacun pour soi'. « La jeunesse s'est endurcie », nous dit-il, « depuis que le chacun-pour-sa-gueule est devenu l'unique storytelling de nos enfants » (Beigbeder 2018 : 141) et surtout il nous faut ne pas ressembler à la génération précédente : « c'est tout le problème de ma génération : nous ne voulons pas de la vie que nos parents avaient prévue pour nous. Nous sommes comme eux : nous voudrions aussi désobéir, mais nous sommes trop paresseux pour jeter des pavés » (Beigbeder 2005 : 80). Cependant, afin de nous qualifier et de chercher l'impossible tel le Caligula de Camus et par peur de vieillir, on s'abomine dans le plaisir maladif et soudoyé :

la peur de l'âge est une angoisse de la mort travestie en hédonisme attardé... Bien-tôt notre société enfermera les épïcuriens dans des asiles de fous. Le plaisir sous

toutes ses formes est déjà puni par la loi, tout en étant encouragé par la publicité. Cette injonction paradoxale fabrique des millions de schizophrènes : vous pouvez remercier le système capitaliste. Grâce à lui, vous n'êtes pas près de mettre la clé sous la porte. (Beigbeder 2018 : 113)

Le monde est empoisonné et abruti par les médias, par les publicités de cette société de surconsommation qui le transforme en une usine de schizophrènes pour le profit de quelques-uns :

la puissance de la publicité est supérieure à la capacité de résistance d'un individu isolé. Pour ma génération, ce fut la cigarette : pendant toute mon enfance, la pub nous donnait l'ordre de fumer, ensuite l'État a lutté contre le tabagisme. Ta génération, c'est le sucre et le sel : durant toute la jeunesse, on t'a fait rêver de bonbons, sodas, chips, etc., et aujourd'hui on lance des campagnes pour que tu manges moins salé et sucré ! L'Occident est une usine de schizophrènes.

- C'est quoi un schizophrène ?
- C'est un individu coupé en deux : on le pousse à consommer puis à culpabiliser. » (Beigbeder 2018 : 212)

Beigbeder dans un grand nombre de ses romans et tout particulièrement dans *99 FR* ou dans la nouvelle édition *14,99 euros*, nous arbore une vision oppressive, fondamentalement cynique et outrée de la société de consommation qui repousse les limites du respect et de la décence et qui est prête à nous faire ingurgiter toute sorte de choses pourvu que cela rapporte de l'argent. Ainsi dans ce roman, il dénonce le côté inhumain de cette civilisation moderne axée sur les machines, le commerce. Il exprime l'emprise du temps qui réduit la durée nécessaire à l'épanouissement des esprits. Par-delà, il nous procure une liste affligeante de toutes les horreurs que nous sommes prêts à avaler : « poulets transgéniques, vaches folles, poissons gavés... », ou à supporter.

De surcroît, ce monde moderne avili vit dans une peur constante et totale face à autrui mais surtout face à l'amour : « En tant qu'égoïste romantique, je remplacerais le dégoût par la peur (peur de l'ennui, peur de te perdre, peur d'avoir mal, peur de finir seul et abandonné, peur d'être prisonnier). L'amour véritable oscille de l'appétit vers la peur et de la peur vers l'appétit » (Beigbeder 2005 : 238).

Cet amour dans le couple beigbéderien s'assimile à de l'obsession, de la possession de l'autre et au culte de l'argent. Ainsi, que cela soit Marc Marronnier, Oscar Dufresnes ou encore Octave Parango, ou tout autre personnage de ses œuvres, Beigbeder explore les thèmes de l'amour, de la solitude et de la quête de soi, de la difficulté de trouver sa place dans un monde en perpétuelle évolution :

Ta jalousie est tellement réac que tu es à toi seule la preuve de l'échec de la révolution sexuelle. [...] Tu confonds indépendance et célibat, liberté et solitude, amour et fusion, mariage et soumission. Tu ne m'aimes pas : tu veux me posséder, ce n'est pas la même chose. Tu veux m'enfermer, me contrôler, me couper de mes

amis, de mes envies, de mes fantasmes. [...] C'est en voulant me posséder que tu viens de me perdre. (Beigbeder 2008 [2007] : 145)

Mieux encore, il s'assimile à un jeu de l'indifférence : « Les hommes et les femmes sont pareils : ils deviennent fous de ceux qui s'en foutent. [...] L'amour c'est cela : faire croire à la personne qu'on désire le plus au monde qu'elle nous laisse de marbre. L'amour consiste à jouer la comédie de l'indifférence, à cacher ses battements de cœur, à dire l'inverse de ce qu'on ressent. Fondamentalement, l'amour est une escroquerie » (Beigbeder 2005 : 88), ou finalement à de la peur de la solitude car malgré l'augmentation de la population sur terre, l'être humain ne fait que de se cantonner dans son matérialisme et individualisme à en oublier l'amour ou autrui :

Trop habitués à être des zombies modernes dans des immeubles transparents. Incapables de s'intéresser à quiconque. La solitude est la conséquence logique de l'individualisme. Notre égoïsme économique est devenu un mode de vie. Comment briller dans une conversation humaine face à quelqu'un quand on est habitué à prendre un quart d'heure pour répondre par écrit ? Le virtuel est notre refuge contre le vrai. (Beigbeder 2005 : 32)

La situation devient si alarmante que Beigbeder termine son *Égoïste romantique* par les phrases suivantes (phrases qui d'ailleurs définissent le degré de solitude atteint par l'espèce humaine à laquelle il appartient) : « Si personne n'appartient à personne, alors personne ne s'occupe de personne, et ce sera chacun pour soi pour l'éternité. De nouveau me voilà seul ; je remonte la vitre noire avant de cacher mon visage dans mes mains, à l'arrière de cette limousine silencieuse qui roule vers ma fin » (Beigbeder 2005 : 366).

La souffrance, les jeux de l'amour, les difficultés et les questionnements sur la vie et sur le monde qui sont décrits par Beigbeder dans ses romans appartiennent à autrui mais sont également siens et donc bien réels : « je suis un vampire : je m'empare de la vie des autres pour la faire croire mienne. Je suce les existences. J'écris ce journal par procuration. Il faut vite m'inscrire dans une clinique de désintoxication sexuelle. Ce n'est pas parce que ma souffrance est ridicule qu'elle n'est pas réelle. Je souffre et je fais souffrir. Rien ne me calme » (Beigbeder 2005 : 88).

#### *4. Bilan social beigbéderien à vocation pessimiste*

Beigbeder décrit dans ses premiers romans *Mémoires d'un jeune homme dérangé* [1990], *Vacances dans le coma* [1994] et *L'amour dure trois ans* [1997], un monde où la mondialisation est bien trop envahissante et son action uniformisante, dont l'écho se trouve être le cynique personnage de Marc Marronnier lequel refuse le fonctionnement de cette société.



Une quinzaine d'années plus tard, nous voyons que les choses n'ont pas changé et que le pessimisme envers cette société est resté tel quel : « le monde est une souffrance déployée » (Beigbeder 2015 : 362). L'homme est-il victime ou bien partie consentante ? A-t-il, avec le temps, mérité sa dégradation du fait qu'il en a été l'investigateur ? Le bilan ne paraît assurément pas positif dans *Une vie sans fin* (2018) :

Somme toute, le bilan d'Homo Sapiens n'était pas très positif : il avait mangé tous les animaux et récolté toutes les plantes pour se rassasier, tout en épuisant toutes les ressources naturelles afin d'assurer son propre développement. Ensuite, il avait organisé involontairement son remplacement. Si au moins sa disparition avait été volontaire... même pas. Après avoir dominé toutes les espèces mammifères ou végétales, et ruiné son cadre de vie, il s'était fait doubler. Est-ce qu'il ne le méritait pas un peu ? (Beigbeder 2018 : 234)

Et toujours dans le même roman :

La vie est une hécatombe. Un mass murder de 59 millions de mots par an. 1,9 décès par seconde. 158 857 morts par jour. Depuis le début de ce paragraphe, une vingtaine de Personnes sont mortes dans le monde – davantage si vous lisez lentement. Je ne comprends pas pourquoi des terroristes se fatiguent à augmenter les statistiques : ils ne parviendront jamais à assassiner autant de gens que Dame Nature. L'humanité est décimée dans l'indifférence générale. Nous tolérons ce génocide quotidien comme s'il s'agissait d'un processus normal. (Beigbeder 2018 : 51)

À cela, Beigbeder avait ajouté en 2015, dans *Conversation d'un enfant du siècle* que nous sommes en pleine « mutation anthropologique » : « Nous mutons. Toutes les médiations sont en cause. [...] Sur l'école, les recommandations du rapport sont à faire frémir. C'est vraiment la barbarie heureuse. En sixième, il faut que l'élève connaisse le français, l'anglais, l'informatique, des rudiments d'économie et qu'il sache travailler en groupe, bref qu'il soit un robot coopératif » (Beigbeder 2015 : 174). Cette 'mutation' est comprise comme un changement profond dans la condition humaine et caractérisée par une perte de repères, une quête de sens qui touche l'ensemble de la société contemporaine et où les individus se sentent isolés, désorientés et déracinés dans un monde en évolution rapide marquée par la montée des valeurs individualistes telles que la compétition, la performance et la réussite personnelle. L'homme dans ce monde devient une sorte de « robot coopératif » lequel n'a aucun sens critique, aucune once de créativité ni de réflexion.

Ainsi, l'avenir des êtres humains serait aux yeux de Beigbeder google-isée ou youtubisée, tiktokée, et ne vivrait que sous le regard critique et nonchalant des autres qui seront cachés sous un pseudonyme derrière leur écran. Mais est-ce que ceci est notre vie future ou déjà notre vie actuelle ? Le selfie que l'on exhibe sur les réseaux sociaux est la nouvelle idéologie de notre temps et reflète parfaite-

ment l'idéologie dominante de notre époque, celle de l'autopromotion constante. Selon Beigbeder, l'être humain Wi-fisé se transformera en pixel : « nous menons tous la même non-vie ; nous voulons briller dans la lumière des autres. L'homme moderne est un amas de 75000 milliards de cellules qui cherchent à être converties en pixel » (Beigbeder 2018 : 18).

Ou plus encore, dans un futur bien proche et dans une société dépendante de la haute technologie :

En 2026, la connectique neuronale avec le réseau. Lorsqu'une petite partie de l'humanité eut un accès permanent à Google, le reste des habitants de la planète fut immédiatement renvoyé à l'homme des cavernes. L'intelligence artificielle intégrée à l'homme donna à une minorité d'enfants une avance incommensurable sur les autres élèves. En 2020, les premières naissances de bébés à ADN crispérisé furent un événement mondial. Leur avantage génétique fit bientôt la une des YouTubeLiveShows. Le niveau scolaire des archéo-humains ne les rendait absolument pas compétitifs avec la néo-humanité qu'on a surnommée les 'Wi-Fi babies'... (Beigbeder 2018 : 232)

Cependant, dans *Conversation d'un enfant du siècle*, il nous décrit son action possible pour refaire le monde en créant une nouvelle constitution où la démocratie serait plus directe, où il faudrait supprimer le Parlement, où le président serait élu à vie mais révocable par simple referendum ; il faudrait que les juges soient également élus et que le budget de l'État soit décidé par les citoyens : « il faut plus de démocratie directe si l'on veut sortir de cette crise de la représentation politique dans laquelle nous sommes » (Beigbeder 2015 : 360).

Malgré cela, sa vision du monde reste bien pessimiste dans le sens où il faudrait qu'il y ait une catastrophe afin que le monde se refasse et puisse avancer, ce qui est d'ailleurs dans la nature des choses : « Après un désastre, la civilisation se reconstruit plus efficacement. Après chaque tremblement de terre ! San Francisco serait encore en bois sans le tremblement de terre. Nous avons besoin de tels événements de temps en temps. Afin de pouvoir faire ces énormes bonds en avant. Ce qui sera reconstruit sera dix fois mieux que ce qui a été détruit. C'est la nature » (Beigbeder 2015 : 63).

#### 4.1. *La fin du monde*

La fin du monde, dont les causes possibles sont les changements climatiques, les pandémies, les conflits nucléaires ou les catastrophes naturelles, est certes une catastrophe, mais ne faudrait-il pas la voir comme une opportunité pour l'humanité de se libérer des contraintes sociales et de se connecter plus profondément avec la nature ? Il est également intéressant de noter que la vision de Beigbeder s'inscrit dans une tendance plus large de réflexion sur l'impact de l'humanité sur la planète et sur la nécessité de changer notre mode de vie pour éviter une catastrophe écologique :

... ‘c’est la fin du monde et je me sens bien’, chante le groupe REM, et la situation actuelle est résumée. Le climat se dérègle, un nuage brun couvre l’Asie, partout les sécheresses alternent avec les inondations, l’été ressemble à un long hiver, les tempêtes ravagent les villes. Et tout le monde semble trouver cela normal, les entreprises continuent de produire, les usines d’enfumer la planète, la croissance de gouverner, la pollution d’augmenter. ‘It’s the end of the world and I feel fiiiine’: Michael Stipe est le plus grand philosophe contemporain. Nous contemplons notre propre destruction avec appétit. L’homme moyen du XXI<sup>e</sup> siècle est un dandy stoïque très fier de ses exploits nihilistes. Auparavant, cette posture élégante ne concernait qu’une élite d’écrivains pessimistes (Leopardi, Schopenhauer, Amiel, Benjamin, Cioran, Jaccard, Rosset...). Désormais c’est la masse qui revendique sa propre annihilation en reprenant deux fois du dessert. Le suicide collectif, ça creuse. (Beigbeder 2005 : 354)

Cependant, la notion de suicide collectif, considérant que la fin du monde pourrait offrir une occasion unique pour l’humanité de se débarrasser de ses problèmes en mettant fin à ses souffrances et en choisissant de partir ensemble, doit être considérée avec prudence, car elle peut conduire à des conclusions dangereuses et inappropriées. Cependant, il est important de noter que cette idée n’est pas présentée comme une solution réaliste ou souhaitable, mais plutôt comme une exploration de la pensée.

## 5. Conclusion

L’analyse des quelques romans à inspiration autobiographique de Beigbeder nous a permis de mettre en lumière une vision lucide mais cynique et pessimiste « du fonctionnement d’une société contemporaine occidentale aux prises avec les conséquences du capitalisme » (Kari-Méreau 2018), un monde paradoxal du consumérisme nourri par des êtres qui oscillent constamment entre regret et plaisir, entre haine et tentation, et où règne « une nouvelle forme de colonisation qui tue massivement les particularités culturelles des sociétés diverses et des individus, ce qui entraîne un conformisme qui se manifeste dans une volonté d’être socialement et mondialement accepté, d’où la surconsommation et le rayonnement de l’individualisme » (Kari-Méreau 2018).

Beigbeder nous présente parfaitement, par un langage qui lui est propre, avec jeux de mots, humour et provocation, « une jeunesse qui a perdu l’espoir de pouvoir améliorer les conditions de vie humaine, et se contente de contempler les dérives du monde capitaliste » (Kari-Méreau 2018). Il se fait l’écho de ce mal sociétal en déployant des vérités dérangeantes, indécentes et contre le respect humain, mais vérifiables, que nous sommes ce que la société a fait de nous.

Beigbeder réitère, par ses personnages de romans, une responsabilité qui lui est devenue propre, et qui est de dénoncer ou de ‘cafter’, quitte à en subir les conséquences. D’ailleurs, il dit même que tout écrivain est un cafteur par écrit et

que toute littérature est délation dénonçant des faits ou des situations injustes ou problématiques, les dysfonctionnements et les travers de la société. Beigbeder écrit d'ailleurs dans *99 Francs* que son intérêt pour l'écriture est lié au désir de « cracher dans la soupe » ; il se présente donc comme un témoin privilégié de certains événements et estime qu'il a le droit et le devoir de les raconter : « je connais un éditeur assez fou pour m'autoriser à les raconter » nous dit-il. « [...] Je cherchais partout à savoir qui avait le pouvoir de changer le monde, jusqu'au jour où je me suis aperçu que c'était peut-être moi » (Beigbeder 2000 : 32). Ainsi en affirmant que le pouvoir de changer le monde pourrait justement être entre ses mains, Beigbeder exprime une vision de l'écrivain engagé, d'un être qui veut faire bouger les choses à travers sa plume. En somme, Beigbeder voit la littérature comme une forme d'engagement social et politique, et considère que ses livres sont le reflet de ce monde superficiel et sans alternatives, et qu'écrire est une manière de participer au changement du monde.

### Sources

- Beigbeder 2001 [1990] : F. Beigbeder, *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, Paris : Éditions La Table Ronde. Coll. « La petite Vermillon »
- Beigbeder 1997 [1994] : F. Beigbeder, *Vacances dans le coma*, Paris : Le Livre de Poche.
- Beigbeder 2004 [2000] : F. Beigbeder, *99 francs*, Paris : Gallimard. Coll. « Folio ».
- Beigbeder 2005 : F. Beigbeder, *L'Égoïste romantique*, Paris: Editions Grasset.
- Beigbeder 2008 [2007] : F. Beigbeder, *Au secours pardon*, Paris : Le Livre de Poche.
- Beigbeder 2015 : F. Beigbeder, *Conversation d'un enfant du siècle*, Paris : Editions Grasset et Fasquelle.
- Beigbeder 2018 : F. Beigbeder, *Une vie sans fin*, Paris : Editions Grasset et Fasquelle.

### Références bibliographiques

- Bauer-Funke, C., *Autobiographie ou autofiction? Œuvres choisies de Frédéric Beigbeder*. Hauptseminar Master Französisch. <<https://fr.readkong.com/page/romanisches-seminar-lehrveranstaltungen-sommersemester-2019-7603825>>. 31/10/2022.
- Durand 2008 : A.-P. Durand (sous la direction de), *Frédéric Beigbeder et ses doubles*, Amsterdam/New York : Rodopi, CRIN 51, 43–49.
- Kari-Méreau 2018 : L. Kari-Méreau, « Visions cyniques de la mondialisation chez Beigbeder ». *Zizanie*, dossier « Mondialisme et littérature », sous la dir. de Simon Harel et Marie-Christine Lambert-Perreault, vol. 2, n° 1 (automne), 55–75. Disponible sur <<https://www.zizanie.ca/visions-cyniques-de-la-mondialisation-chez-beigbeder.html>>.
- Prévert 1946 : J. Prévert, *La poésie n'est pas un luxe* ». *Essai sur Les Problèmes de poésie contemporaine*, Paris : Bordas.
- Richard 2021 : Richard, T., *Entretien. Frédéric Beigbeder balance entre « le vice et la vertu »*. <<https://www.ouest-france.fr/culture/livres/entretien-frederic-beigbeder>>.

der-balance-entre-le-vice-et-la-vertu-68dae1ea-cf5b-11eb-ae01-ad91b71840e2>, 31/10/2022.\_

Stendhal 2001 : M-H. Beyle dit Stendhal, *Correspondance générale de Stendhal*, éd. V. Del Litto, Paris : Flammarion.

Zola 1978 : E. Zola, *Correspondance*, vol. 1 (1858–1878). Édition établie et annotée par Henri Mitterand. Paris : Gallimard.

Снежана Петрова

### **Бегбеде – огледало и одјек савременог живота и друштва**

Књижевност неспорно представља огледало једног друштва, а аутор је његов одјек. Француски писац и критичар Фредерик Бегбеде, циничан и неморалан у својим романескним делима, шета своје огледало по широком путу живота. Кршећи књижевна и људска ограничења и прекорачујући међе, он нам из највеће близине приказује „свет какав јесте”, „блатњаве каљуге” на том путу, хиперреалност симптоматичну за постмодерну културу.

Стога наша студија проучава питања огледала и одјека, размишљања о садашњости и стварности, кроз анализу различитих етичких и естетичких аспеката претеривања и прекорачења, људског разочарања и „неживота” услед суочавања са декаденцијом и исквареношћу париског друштва какво се описује у хипертекстуалном књижевном остварењу Фредерика Бегбедеа.

*Кључне речи:* друштво, одјек, прекорачење, претераност.